

La compagnie TERA
présente

« Pénélope Ô Pénélope »
Ecrit et mis en scène par Simon Abkarian

Prix du syndicat de la critique dramatique 2008 pour le meilleur spectacle en langue française. Le
texte est publié aux éditions ACTES SUD-PAPIERS.



Photo : Karim Didri

Création à l'automne 2018
Au Théâtre du Soleil
Cartoucherie de Vincennes Paris 12eme
Présentation de la trilogie en septembre et octobre 2018

Pénélope O Pénélope est le troisième volet de la trilogie qui sera présentée et proposée en 2018-2019. *Le dernier jour du jeûne* (création en 2013) est le premier volet et *l'envol des cigognes* (création en 2017) est le deuxième volet d'une saga dont la pièce *Pénélope ô Pénélope* est l'origine. (Création en 2008, Théâtre National de Chaillot, Grand Prix de la Critique 2007/2008 - meilleure création d'une pièce en langue française, édité chez Actes Sud-Papiers)

Recherche de coproducteurs pour 2018-2019

KSAMKA

Contact : Karinne Méraud
Tél. +33 (0)5 53 29 47 42 - Portable +33 (0)6 11 71 57 06
kmeraud@sfr.fr - www.ksamka.com

« Pénélope Ô Pénélope »
Écrit et mis en scène par Simon Abkarian

Pénélope O Pénélope a été créé en 2008. Écrit et mis en scène par Simon Abkarian, Pénélope ô Pénélope a été présenté pour la première fois au Théâtre National de Chaillot, Paris, en mai 2008. Au Théâtre national de Toulouse en novembre 2008. Au Grand T- scène conventionnée Loire-Atlantique, Espace Malraux en février 2009 et à la scène nationale de Chambéry et de Savoie en janvier 2010. Production Compagnie TERA, Théâtre national de Toulouse, Théâtre national de Chaillot, Centre dramatique national des Alpes, le Grand T- scène conventionnée Loire-Atlantique, Espace Malraux- scène nationale de Chambéry et de Savoie./ Avec le soutien de la DRAC Ile de France. Avec le soutien de l'Arcal, compagnie nationale de théâtre lyrique et musical. Aide à la diffusion : Théâtre National de Toulouse.

La pièce a reçu le prix du syndicat de la critique dramatique 2008 pour le meilleur spectacle en langue française.

Le texte est publié aux éditions ACTES SUD-PAPIERS.

Pénélope O Pénélope est le troisième volet de la trilogie qui sera présentée et proposée en 2018-2019. *Le dernier jour du jeûne* (création en 2013) est le premier volet et *l'envol des cigognes* (création en 2017) est le deuxième volet d'une saga dont la pièce *Pénélope ô Pénélope* est l'origine. (Création en 2008, Théâtre National de Chaillot, Grand Prix de la Critique 2007/2008 - meilleure création d'une pièce en langue française, édité chez Actes Sud-Papiers)

Re - Création 2018 Pénélope O Pénélope

Distribution : en cours

Simon Abkarian : *Elias*

Ariane Ascaride : *Nouritsa , le fantôme de la mère d'Elias*

Catherine Schaub Abkarian : *Dinah*

Scénographie : Noelle corbel

Collaborateur artistique: Pierre Ziadé

Scénographie : Simon Abkarian, Jean-Michel Bauer

Lumière : Jean-Michel Bauer

Musique et Vidéo : Antoine de Giuli

Régie Générale: Pierre Yves Froehlich

Régie Plateau : Maral Abkarian

J'ai voulu écrire une pièce sur la vie de ma mère, écrire l'histoire d'une femme qui attend son homme, chercher ce qu'il y a de Pénélope en elle car ce personnage, comme celui d'Ulysse, sont parmi les colonnes célestes qui soutiennent le grand chapiteau de mon imaginaire. J'ai voulu faire exister une reine de théâtre, une reine ordinaire, une reine d'aujourd'hui. C'est d'elle, Dinah-Pénélope, qu'ont surgi tous les autres : Elias-Ulysse, Théos-Télémaque, Ante-Antinus, Nouritsa-la Nourrice. Tout au long de l'écriture, ce fut une discrète et tendre invocation entre ces héros légendaires et ma propre histoire, jusqu'à ce qu'elle se confonde dans l'océan du grand mythe. Au théâtre, nous avons nos lois, notre histoire, notre mémoire et peut-être ai-je voulu, à mon tour, laisser surgir sur une scène contemporaine le souffle d'un théâtre antique.

D'après moi, tout au théâtre converge vers un centre. C'est l'acteur.

Le plateau est le lieu de cette convergence, de cette ruée, de cet exode.

Dans cette histoire, Pénélope, ô Pénélope, le centre c'est la femme, la mère. Une femme que l'on rencontre au coin de la rue, une femme d'un autre continent, une femme qui souffre aujourd'hui. Son costume c'est le nôtre, étoffe actuelle couverte de la poussière de temps et d'étoiles.

L'espace de jeu, de 5 mètres sur 5, nous a amené à une forme de jeu dessiné, délicat et intime mais aussi épique et festif, la musique n'étant jamais loin pour redonner un souffle secret à la tragédie autrement insurmontable.

En fond de scène un rideau : l'espace imaginaire.

Les êtres, vivants ou revenants, ne se reconnaissent pas jusqu'à ce que le théâtre arrache les voiles qui les séparent.

Une porte de tous les possibles. Une table, objet rituel et magique où s'enlacent la victime et son bourreau...

Tout cela est offert au public avec parcimonie de sang et de larmes « toujours en musique » évidemment.



Photos : Karim Dridi

Une femme qui attend .

Dinah, une femme, une ouvrière, assise derrière une machine à coudre travaille. Elle travaille pour manger, pour survivre à sa solitude, survivre à son attente interminable. Son fils Théos est tout ce qui lui reste ; élevé à la mamelle de l'inquiétude, il n'a pas eu la chance de grandir sous l'aile protectrice de ce père absent depuis vingt ans. Dinah, livrée à son malheur, confectionne des habits qu'elle ne portera jamais, un océan de vêtements destinés aux bienheureux de ce monde. Armée de sa patience, elle attend l'homme qu'elle a aimé. L'amour est tenace. Cloîtrée, presque folle, elle résiste au monde, le fuit. Mais il viendra à elle ! On frappe à sa porte. C'est Ante, le nouveau maître, le nouveau dieu, le nouveau riche. Il la veut parce qu'elle dit non. Il la veut pour se venger d'un crime ancien. Il prétend à son coeur et à son corps. Elle le repousse de toutes ses forces, de toutes ses ruses. L'orage menace. La mer, un matin, recrache un homme sur les rivages du théâtre. C'est une épave. Il est sale, affamé, détruit, rongé par une conscience qui ne le lâche pas. Il revient chez lui. C'est Elias. De son île natale il ne reconnaît rien, ni les murs, ni les rues, ni son chien, ni son fils, ni même sa mère, Nouritsa, dont le fantôme l'encourage à tuer le prétendant Ante, le pire des hommes. « Encore un carnage ! » s'inquiète Elias. Il n'en peut plus du meurtre. Il ne veut plus tuer. On n'échappe pas à son destin. Il lui faudra tenir son fils à l'écart du sang. Il lui faudra reconquérir sa femme, son antique héroïne, sa déesse tombée de l'arbre céleste. Les printemps se sont fanés, mais l'amour est tenace. L'histoire nous la connaissons, nous allons la redire, nous allons la chanter de nouveau à l'oreille des hommes. Bientôt le fils va embrasser le père. Bientôt la femme reconnaîtra son homme. Ils se reconnaîtront. Ils renaîtront l'un à l'autre, l'un pour l'autre. Ils s'embrasseront, s'embraseront une dernière fois. Tout se fond et se confond. L'orage emporte le sang. L'autel s'offre à la danse. Un incendie absorbe le monde. Les hommes et les dieux se retrouvent enfin.... peut-être

Simon Abkarian



Photos : Karim Dridi

Simon revient de guerre

Pénélope, ô Pénélope. *Le titre du prochain spectacle de Simon Abkarian est évocateur. Mais encore ? Le comédien et metteur en scène au parcours tout en relief, à l'écran et sur les planches, a choisi d'en parler en dialoguant avec une femme, une femme de théâtre, la solitaire Anne Alvaro.*

Anne Alvaro : *Pénélope, ô Pénélope*, tu peux me dire ce que cela raconte ?

Simon Abkarian : Je voulais assister au moment où les personnages seraient les acteurs d'impossibles retrouvailles. Des hommes et des femmes que la guerre et la solitude ont défigurés. Ils sont méconnaissables l'un à l'autre. Quel meilleur lieu que le théâtre pour raconter cette histoire ?

Pendant que tu écrivais, c'était donc présent à ton esprit, ces retrouvailles ?

Oui, toujours.

C'est donc dans ce geste-là que tu as commencé à écrire ?

La première chose que j'ai écrite c'est le monologue de Dinah, la Pénélope de mon histoire. Dans l'enfer de son attente, elle trouve la force de créer un espace de parole ; c'est sa survie, son entêtement à la vie, un entêtement légendaire. « *Debout Dinah debout, lève-toi. Assieds-toi là où tu dois. La machine n'attend pas. Il faut piquer, coudre, façonner les habits des bienheureux que tu ne connais pas, que tu ne connaîtras jamais. Faire tourner le moteur, façonner les habits que tu ne portes pas et ne porteras jamais. Oui ils sont heureux assurément sur l'autre continent. Jamais ils ne verront à travers ces tissus ton masque famélique. Jamais ils ne verront les traces invisibles de ces mains anonymes, ces étoiles de mer mortes. Non, il n'y a pas d'amour dans cet ouvrage. Quand a-t-on vu le galérien tomber amoureux de ses rames. S'il ouvre un passage dans un océan de sueur, c'est toujours pour le plaisir d'un riche.* »

Cette femme, c'est quelqu'un que tu connais ?

Je suis parti de l'histoire de ma mère, qui elle-même est habitée par d'autres femmes, par une lignée de femmes.

Elle t'a amené vers d'autres personnages ?

C'est elle la matrice. Elle contient tous les autres personnages. Le fils Theos, le père Elias, qui revient vingt ans plus tard, la mère défunte Nouritsa, le boucher Ante, et Odessa la conscience. Il y a aussi les portraits des générations passées qui la surveillent, qui la surplombent presque. Dinah est elle-même une vigie statufiée par son propre malheur. La seule chose qui lui reste, c'est une parole incantatoire qui clame sa souffrance.

Et cet endroit où tous convergent, c'est quoi, c'est où ?

C'est le théâtre. C'est le lieu de la révélation et du dénouement. C'est un peu ma patrie. C'est là où je me sens être debout, où je m'exprime sans mentir, c'est là aussi où je trace les limites de mes connaissances. Le théâtre, c'est pour moi un constat de joie possible.

Donc le lieu de convergence c'est le théâtre, c'est le plateau ? Tu n'as pas en tête un ailleurs, un endroit, un pays qui serait reconnaissable géographiquement ?

Non ce n'est jamais nommé. Quelque part en Méditerranée peut-être. Un endroit où la mer et l'eau sont omniprésentes.

Comment ?

Par le verbe ; Ante : « *Lune retiens ta course, apaise les marées, ces putes échaudées qui vont et viennent sur le ventre du monde.* » C'est la mer qui recrache Elias sur sa patrie, c'est elle aussi qui ramène le fils Theos au bercaïl.

En écoutant le texte, j'ai entendu une langue particulière. Je te connais un peu, tu parles par images et métaphores, tu as besoin d'être généreux. Il y a du geste dans ta parole, du vocabulaire, ce n'est pas sec. Est-ce en lien avec ton pays ? Ta patrie c'est le théâtre, c'est aussi ta langue à toi ? Tu peux me parler de ça ?

Tu sais... C'est indissociable. Je suis arménien, français, libanais, il y a plusieurs choses qu'il faut constamment harmoniser à l'intérieur. Écrire, ça a mis tout le monde d'accord. Quand je reviens du Liban en France en 1976, je produis par des mots des pensées qui disent que je suis en situation fragile mais fraternelle. L'effort du langage, son foisonnement, est à la hauteur de la peur de l'autre, de celui qui m'accueille avec crainte. L'étranger, moi, est amené à être généreux dans sa proposition verbale, afin que l'autre, celui qui accueille, puisse recevoir, vague après vague, des sensations amicales, fraternelles. Parfois je me dis que j'ai traduit cette pièce de l'arménien, dans cette langue, du moins dans celle que j'ai entendue au Liban, où le lyrisme et le trivial cohabitent harmonieusement. Je me souviens, étant enfant, qu'une dispute pouvait

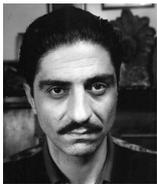
prendre des proportions poétiques incroyables et se terminer par un « mange de la merde et tais-toi ». On s'adresse aux oreilles mais aux yeux aussi. Au théâtre d'ailleurs pour moi, une parole dissociée d'un corps est une parole morte.

Tu évoques ta mère mais j'ai aussi l'impression que c'est surtout son langage que tu invoques ?

Oui, c'est vrai. La source d'inspiration, c'est surtout sa souffrance qui prend aussi la forme d'une épopée. Le propos dépasse la source et l'acteur qui le dit. Cela va bien au-delà de la névrose identitaire ou psychologique, bien au-delà de l'hommage d'un fils pour sa mère, c'est une geste du moins je l'espère. C'est aussi je crois une fusion entre une parole et des acteurs. On dit souvent la femme de ma vie, l'homme de ma vie, mais il faut être radical et courageux dans cette quête amoureuse. Je ne suis pas monothéiste dans l'âme, je crois en plusieurs corps, en plusieurs esprits qui peuvent se fondre en un, une unicité voulue, tentée, souvent ratée d'ailleurs, par des êtres ordinaires qui se voient comme des dieux et des déesses. C'est le cas de tous les personnages dans cette pièce. Ils sont l'hôte l'un de l'autre, des dieux vivants qui s'élèvent jusqu'à ce qu'ils méritent le titre d'Homme.

Odessa : *« Je te connais mieux que toi-même ; je suis le reflet consacré. Je suis le féminin, je suis l'origine. En moi sont tous les livres. Je suis la connaissance, le siège du savoir. Je suis le sacrifice primordial, la victime première, le dernier rempart. Je suis la preuve de ta candeur ; je suis celle qui vient adoucir la terrible arrogance de ta chair inflexible. Par la pratique d'un supplice infini, je souffre pleinement dans mon corps immaculé. Je suis la muse oubliée des hommes. Je suis Odessa. Je suis la conscience. »*

Simon Abkarian et Anne Alvaro (mai 2008)



SIMON ABKARIAN, auteur, metteur en scène et acteur

Simon Abkarian est né à Paris. A l'âge de neuf ans, il part pour Beyrouth, Liban. Il apprend les danses des pays du Caucase, s'initie à la cuisson des brochettes et à la guerre civile... A New York, il se forme dans l'institution "Arménie Europe Centrale Antranik". A Los Angeles, un stage de masques de la Commedia dell'Arte dirigé par Georges Bigot lui ouvre les portes du Théâtre du Soleil. Il s'y révélera sur une huitaine d'années dans ces fresques inoubliables orchestrées par Ariane Mnouchkine (*L'histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk roi du Cambodge et L'indiate d'Hélène Cixous, Les Atrides d'Euripide et Eschyle*). Suivront d'autres projets de théâtre avec Paul Golub, Sylviu Purcarete, Laurent Pelly, Peter Brook, Antoine Campo, Simon Mc Burney, Cécile Garcia Vogel, Irina Brook (Molière du meilleur comédien pour son rôle dans une Bête sur la lune),...

Il a constitué un noyau d'acteurs avec lesquels il travaille dans un esprit de recherche, de création et d'échanges et met en scène : *Peines d'Amour Perdues* de Shakespeare (1998) au Théâtre de l'Épée de Bois, *L'Ultime Chant de Troie* d'après Eschyle, Euripide, Sénèque, Parouir Sevac (2000) à la MC93 de Bobigny, *Titus Andronicus* de Shakespeare au Théâtre National de Chaillot (2003), *Projet Mata Hari-Exécution* de Jean Bescos au Théâtre des Bouffes du Nord et au TNT de Toulouse (2010-2011).

En 2008 il écrit et met en scène *Pénélope ô Pénélope* (prix du syndicat de la critique pour le meilleur texte théâtral) au Théâtre National de Chaillot puis en tournée en France, Beyrouth, Madrid...Il écrit et joue dans *Ménélas rebético Rapsodie* (2012) créé au Grand Parquet à Paris . En 2013 il écrit et met en scène *Le dernier jour du jeûne* au Théâtre du Gymnase à Marseille et au Théâtre des Amandiers à Nanterre. Tous ses textes sont publiés chez Actes-Sud papier.

En écriture et préparation : *L'envol des cigognes*, dernier volet de la trilogie *Pénélope ô Pénélope - Le dernier jour du jeûne*. *L'envol des cigognes* sera créé en 2017 au Théâtre du Gymnase à Marseille puis au TNT à Toulouse et au CDN de Limoges.

En préparation pour 2018 : *Electre*, dont il vient d'achever l'écriture.

Il dirige de nombreux stages pour acteurs, danseurs et musiciens (Montréal, Paris, Athènes, Los Angeles....) et dirige la classe d'improvisation au CNSAD de Paris (2002-2004)

Au cinéma il tourne avec Cédric Klapisch, Marie Vermillard, Michel Deville, Xavier Durringer, Atom Egoyan, Jonathan Demme, Robert Kechichian, Serge Lepéron, Frédérique Balekdjian, Sophie Marceau, Thomas Vincent, Ronit et Shlomi Elkabetz, Jean-Pierre Sinapi, Sally Potter, Robert Guédiguian, Martin Campbell, Eric Barbier, Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud, Karim Dridi, Philippe Haim, Jean-Michel Ribes, Hervé Hadmar, Gilles Banier.....



ARIANE ASCARIDE, actrice

Après avoir suivi les cours d'Antoine Vitez et de Marcel Bluwal au Conservatoire National supérieur d'Art Dramatique de Paris, Ariane Ascaride débute dans les pièces de son frère Pierre Ascaride et joue dans des petits rôles au cinéma. Son premier rôle lui est offert par René Féret dans « La Communion solennelle » (en compétition officielle au Festival de Cannes 1977).

Son époux Robert Guédiguian fait appel à elle dans tous ses films, et la consécration arrive avec son interprétation dans *Marius et Jeannette* qui lui vaut la reconnaissance du public et un César de la Meilleure actrice en 1998 ainsi que le San Jordi à Barcelone. On la voit ensuite dans les films de Dominique Cabrera *Nadia et les hippopotames*, Olivier Ducastel et Jacques Martineau *Ma vraie vie à Rouen* et *Drôle de Félix*, Eléonore Faucher dans *Brodeuses*, ou encore Emmanuel Mouret dans *Changement d'adresse*, *L'Art d'aimer* et Mona Achache dans *L'élégance du hérisson*. En 2000, elle obtient le Prix d'interprétation au Festival de Valladolid, pour son rôle dans *La ville est tranquille* de Robert Guédiguian. Elle est aussi nommée la même année aux Awards Européens. Elle sera enfin nommée trois fois aux Césars pour son interprétation dans *Marie Jo et ses deux amours*, *Brodeuses* et *Les neiges du Kilimandjaro*. Le dernier film de Robert Guédiguian, poursuit, en cette année 2012, une belle carrière internationale, après un grand succès tant public que critique en France. Dernièrement elle a tourné dans *Le fil d'Ariane* et *une histoire de fou* de Guediguian ,ainsi que dans *Les Héritiers* et *Le ciel attendra* de Marie Castille Mention -Schaar. Elle reçoit le prix de la meilleure actrice au festival du premier film à Rome Juillet 2015 pour *L'Amore non perdonna* de Stefano Consiglio.

Le théâtre jalonne également sa carrière avec bonheur, dans les pièces de Véronique Olmi ou de Serge Valletti. Ariane Ascaride a notamment triomphé dans *La maman Bohême* et *Médée* de Dario Fo mis en scène par Didier Bezace. Elle joue "Touchée par les Fées" spectacle texte Marie Desplechin mise en scène Thierry Thieu Niang qui a joué à guichets fermés au dernier festival d'Avignon et « Le Silence de Molière » de Giovanni Macchia ,mise en scène Marc Paquien créé au theatre Liberté de Toulon et repris à la Tempête à Paris avec beaucoup de succès. Elle présente la lecture spectacle avec Didier Bezace sur Aragon et Elsa Triolet « Il y aura la jeunesse d'aimer » aux Nuits de Fourvière en 2016.

La télévision enfin accueille régulièrement Ariane Ascaride : *George et Fanchette*, réalisé par Jean-Daniel Verhaege ; *Les Mauvais jours* de Pascale Bailly ou encore *Enfin seule* d'Olivier Peray.

En 2010 Ariane Ascaride a signé sa première réalisation - elle s'en était déjà approchée en co-écrivant avec Robert Guédiguian le scénario de *Le voyage en Arménie* pour lequel elle a obtenu le "Prix d'interprétation au Festival de Rome en 2007 - avec *Ceux qui aiment la France*, dans la collection, *Identités* de France 2.



CATHERINE SCHAUB, actrice, danseuse

La danse classique, c'est son enfance et son adolescence à Sarreguemines , sur la frontière allemande. Et puis des études d'art plastiques (Saarbrücken, Bourges, Paris), au cours desquelles Catherine Schaub rencontre *Peter Schumann* et le *Bread and Puppet Theater* avec qui elle travaillera aux Etats-Unis et en Europe. S'ouvre ainsi la voie d'un théâtre total où se mêlent le jeu, la musique et la danse. Elle étudie le théâtre dansé Kathakali pendant cinq ans en France et en Inde. En 1985 elle rejoint la troupe du *Théâtre du Soleil*. Elle y travaille pendant sept ans (*L'histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk roi du Cambodge* et *L'indienne* d'Hélène Cixous, *Les Atrides : Iphigénie à Aulis* d'Euripide et *L'Orestie* d'Eschyle où elle joue le rôle du Choryphée, dirige et chorégraphie les danses du chœur.

Comédienne et danseuse, elle travaille sous la direction d'*Ariane Mnouchkine*, *Paul Golub*, *Silviu Purcarete*, *Simon Mc Burney*- *Théâtre de complicité* elle collabore régulièrement avec *Simon Abkarian*, tant sur le plateau que pour l'entraînement physique des acteurs et la danse.

Avec ce dernier elle joue dans *Peines d'amour perdues* de Shakespeare, *L'ultime chant de Troie* d'après Euripide, Eschyle, Sénèque, Parouir Sevac, *Titus Andronicus* de Shakespeare, *Pénélope O Pénélope* de Simon Abkarian, *Projet Mata Hari-exécution* de Jean Bescos...

En danse contemporaine elle travaille avec le chorégraphe *Akram Khan* dans le spectacle *iTMOi*, d'après le Sacre du Printemps de Stravinsky, en tournée internationale de 2013 à 2016. Elle collabore régulièrement avec la chorégraphe québécoise *Marie Chouinard*.

Elle dirige plusieurs stages pour acteurs et danseurs notamment au CSNAD de Paris, à l'école de danse de Genève, au Ballets national de Lorraine, à Londres avec les jeunes danseurs de plusieurs académies, à Athènes, Montréal, Naples... Elle met en scène l'épopée de Gilgamesh en Syrie avec acteurs et chanteurs à l'opéra de Damas puis en tournée en Syrie, Tunisie, France, Yémen. Depuis elle a entamé un travail de recherche autour des Bacchantes d'Euripide...et des chœurs d'Electre, la nouvelle pièce de Simon Abkarian, création prévue pour 2018.



Le retour du père Pénélope - Simon Abkarian

Au théâtre de Chaillot jusqu'au
4 juin.



Simon Abkarian a le souffle et le langage fleuri des tragédies, le sens des formules métaphoriques. OVNI sur la scène contemporaine, il réussit à mettre en scène magistralement son questionnement fondamental sur l'absence et le retour du père.

Combien de Pénélope compte aujourd'hui notre planète ? Combien de femmes attendent, gardiennes de la morale et de la tradition, que rentre un mari parti au front ? C'est d'elles que parle ce spectacle, à elles qu'il s'adresse.

Son père n'est pas revenu

Simon Abkarian, Arménien d'origine, a grandi au Liban, avant de connaître l'exil. Sa mère a attendu son père pendant des lustres, et à regarder la pièce, on sent le vécu des scènes de crise avec le fils, qui ne peut comprendre que le temps se soit comme arrêté pour elle. La Pénélope d'**Homère** ne subit pas de tels assauts, même si elle doit affronter les prétendants avides, ici le meurtrier de son beau-père, un malfrat qui fait régner le silence sur la communauté. Le père revient, comme Ulysse, refuse de choisir la vengeance par les armes, préfère « discuter ». Le père de Simon Abkarian n'est jamais revenu : qu'aurait-il fait ? Que font-ils, les Ulysse contemporains, quand ils retournent dans leurs familles, côtoient des hommes qui ont parfois massacré les leurs, en tout cas brisé leur vie en brisant leur propre existence ?

Entre Shakespeare et **Eschyle**

Aux premiers mots de Pénélope (Catherine Schaub-Abkarian), l'oreille se tend. On sait le texte contemporain, on le découvre classique. Le premier moment d'étonnement passé, on se coule dans la langue d'Abkarian, nourri, gorgé du style des auteurs dont il a interprété et porté à la scène les plus grands textes. Découvert chez Mnouchkine dans *Les Atrides*, passé à la mise en scène notamment avec Shakespeare, il a le souffle et le langage fleuri des tragédies, le sens des formules métaphoriques, un OVNI sur la scène contemporaine. Le plus étonnant, sans doute, c'est que ces mots, sortis de sa bouche (il interprète le père), semblent on ne peut plus naturels, organiques. Cet homme-là est fait pour porter le verbe lyrique.

Une famille, une équipe

Les autres acteurs pourraient s'en sortir moins bien ; pas facile, en effet, de se couler dans cette langue exigeante. L'équipe, qui est presque une famille de cœur et d'amitié, se joue avec une facilité déconcertante de ces pièges. Georges Bigot campe une incroyable belle-mère, témoin du pays des morts, avec un humour et une présence qui font de lui un acteur très rare et précieux dans une distribution restreinte. SaraJeanne Drillaud, tour à tour « conscience », « destin » et intellectuelle asservie et décatie, flirte habilement avec son double rôle. John Arnold, Catherine Schaub, impeccables prétendant et Pénélope, renvoient la balle à Jocelyn Lagarrigue, fils de, en décalage total avec ses aînés. Une équipe solide.

On ne peut s'empêcher, en sortant de la salle, de se dire que la question de la vengeance à l'heure où les guerres et les ingérences se multiplient, doit frapper environ plus de la moitié de la planète. Et soi-même, que ferait-on en pareil cas ?

Pénélope, ô Pénélope, texte et mise en scène Simon Abkarian, au Studio du Théâtre National de Chaillot, jusqu'au 14 juin

A Chaillot, un drame moderne de Simon Abkarian autour du mythe de Pénélope

PARIS, 15 mai 2008 (AFP)

Le metteur en scène et acteur franco-libanais d'origine arménienne Simon Abkarian brode un drame moderne à partir du mythe d'Ulysse, son absence et son retour de guerre dans "Pénélope, ô Pénélope", présenté jusqu'au 14 juin au Théâtre national de Chaillot à Paris.

La trame de l'épopée chantée par Homère n'est pas absente de ce spectacle au souffle long (2 heures 15 sans entracte), à ceci près que les prénoms des protagonistes ont été modifiés, avec çà et là des résonances plus contemporaines, au diapason d'un jeu plutôt réaliste.

Dinah (Catherine Schaub-Abkarian) est une Pénélope à fort caractère, qui naturellement remet sa toile sur le métier en attendant en souffrant le retour d'Élias/Ulysse, tout en repoussant avec véhémence les assauts d'un prétendant cynique et libidineux, le boucher Ante (John Arnold).

Après vingt ans d'absence, Elias (Simon Abkarian) se présentera à elle déguisé en mendiant, transformé par la guerre et les épreuves, guidé par la conscience Odessa (Sarajeanne Drillaud) et feu sa mère Nouritsa (Georges Bigot, juste et drôle dans ce rôle travesti), alors que son fils Théos (Jocelyn Lagarrigue) ne pense qu'à la vengeance.

Le spectateur pourra déceler une dimension autobiographique dans ce spectacle de Simon Abkarian, qui est né en 1962 en région parisienne mais a passé son enfance au Liban et a quitté ce pays en 1976, au début de la guerre.

Le metteur en scène avoue dans le programme de salle être "parti de l'histoire de (sa) mère, qui elle-même est habitée par d'autres femmes, par une lignée de femmes". Des figures méditerranéennes très présentes, jusque dans la galerie de portraits qui orne le logis de Pénélope grâce au recours à la vidéo.

Ce qui frappe surtout, c'est la langue utilisée ici, ornée au risque de la surcharge et en même temps très fleurie, pour ne pas dire crue. Simon Abkarian s'en explique en se souvenant que quand il était enfant au Liban, "une dispute pouvait prendre des proportions poétiques incroyables et se terminer par un +mange de la merde et tais-toi+".

Porté par un généreux esprit de troupe -- la plupart des comédiens, à commencer par Simon Abkarian, sont passés par le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine --, le tout produit un spectacle vivant, qui parle au spectateur d'aujourd'hui, mais demande à être rodé et aurait peut-être gagné à être écourté.

Après Chaillot, où il est donné dans la petite salle (Studio), le spectacle sera à l'affiche du TNT à Toulouse du 14 au 24 octobre.

Pénélope ô Pénélope (critique), Théâtre national de Chaillot à Paris

En plein cœur

J'avais ma petite idée en allant à Chaillot. Simon Abkarian, pour moi, c'était déjà un roi : l'inoubliable Agamemnon des « Atrides », spectacle en quatre parties monté par Ariane Mnouchkine en 1990. Pareil pour ses comparses : « Katy, Sarajeenne, Georges, Jocelyn, John », comme il les appelle, que j'avais déjà vus dans beaucoup de belles choses – Euripide, Eschyle donc ; mais aussi Shakespeare, Tchekhov, Gombrowicz, Evguéni Schwarz... Eh bien, là, ils jouent de l'Abkarian, et c'est presque mieux. Qu'ajouter ?

Maintenant je sais pourquoi je vais au théâtre voir des âneries : des chefs d'œuvre massacrés, des pensums prétentieux. Pour voir ça : la grâce. *Pénélope ô Pénélope*, écrit, joué et monté par Simon Abkarian et ses potes dans la salle minuscule (et bourrée à craquer) de Chaillot, est une totale réussite. Merci à Ariel Goldenberg, son directeur encore pour quelques mois, d'avoir programmé cette merveille.

Le génie est toujours simple. Au départ, donc, une idée simple : « Et si Ulysse, c'était moi ? », s'est dit Simon Abkarian. Lui, c'est-à-dire quelqu'un qui reviendrait de la guerre. Aujourd'hui, dans son île paisible de pêcheurs, Dinah attend le retour de son Ulysse : Élias, parti depuis vingt ans « faire son devoir ». Leur fils Théos parti, lui, à sa recherche revient ce jour-là. Comme nous sommes au théâtre (et dans *l'Odyssée*), son père aussi revient ce jour-là, mais incognito. Il a jugé plus sage de prendre, en effet, l'apparence d'un simple mendiant. Sa Dinah faisant de plus en plus l'objet des convoitises, il a bien fait. Parmi les prétendants, le plus vil et complexe Antée, une bête blessée, donc dangereuse.



Pénélope, Pénélope



Comme Pénélope, le temps tisse inlassablement sa toile, celle de la grande Histoire, recommençant la même trame où se nouent les fils des petites histoires, celles des hommes. La guerre de Troie n'a jamais cessé et Ulysse a toujours des frères d'armes. Le comédien Simon Abkarian en sait quelque chose. Il a quitté le Liban en 1976. On découvre avec émotion son talent d'auteur. Il a le don de la parole, le sens du verbe, magnifiés par sa mise en scène et sa direction d'acteurs des plus lumineuses. Se servant de l'histoire d'Ulysse, tel qu'Homère l'a racontée, il l'a transposée dans un présent non défini. Dinah ne tisse pas une toile, mais cooud à la machine, attendant le retour de son époux parti à la guerre, il y a 20 ans. Catherine Schaub-Abkarian nous surprend tout au long de la pièce par la clarté et la puissance de son jeu. Dinah ne cesse de se battre, tenant à bout de cœur l'espoir. Elias est cet Ulysse des temps modernes usé par tant de sang versé. Simon Abkarian, visage ravagé,

corps épuisé, est magnifique en héros fatigué, refusant que son fils fasse à son tour couler le sang. Il faut arrêter le cycle sans fin de la violence. Télémaque s'appelle Theos, un jeune homme plein de colère, due à l'abandon du père et aux souffrances de la mère. Jocelyn Lagarrigue, jeu vif et nerveux, représente bien l'impatience de la jeunesse. Pour guider Elias dans son retour au foyer, on trouve le fantôme de sa mère. Dans ce rôle travesti, Georges Bigot est d'une force dramatique irréprochable. John Arnold est terrible en Ante, l'homme qui a force d'avoir été rejeté est devenu force du mal. La jeune Sarajeanne Drillaud, jouant la Conscience, est une belle découverte. La proximité entre le public et les comédiens, la force du texte, la beauté de la mise en scène, la grâce du jeu des comédiens, font de ce travail un très grand spectacle. ■

Marie-Céline Nivière

Chaillot - Studio
Renseignements page 21.

Le cœur brisé des héros antiques



Simon Abkarian, dont la pièce « Pénélope, ô Pénélope » brasse un océan de métaphores, tourne le dos aux modes.

THÉÂTRE

PÉNÉLOPE, Ô PÉNÉLOPE de Simon Abkarian

Avec Catherine Schaub-Abkarian, John Arnold, Simon Abkarian, Georges Bigot.

Chaillot, à Paris,
tél. : 01.53.65.30.00,
jusqu'au 14 juin.

**Le mythe d'Ulysse revisité dans
une belle douleur tendre.**

Plus grand monde n'ose être lyrique aujourd'hui. Peu d'écrivains de théâtre ne se risquent à écrire ainsi : « *Lune, retiens ta course, apaise les marées, ces putes échaudées qui vont et viennent sur le ventre du monde.* »

Simon Abkarian, dont la pièce « Pénélope, ô Pénélope » brasse un océan de métaphores, tourne le dos aux modes et semble méditer dans un monde où l'Antiquité, l'Orient éternel et l'Orient d'aujourd'hui sont dans la même échelle du temps. On le connaît comme acteur : il a été l'un des grands interprètes du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine et de pas mal de films. Il conçoit ses propres spectacles depuis une dizaine d'années mais il n'était jamais exprimé de façon aussi personnelle, n'avait jamais autant dévoilé ses dons de poète de la scène.

Il reprend le thème de « L'Odyssée », la solitude de Pénélope, la violence des guerriers, le retour d'Ulysse. Mais il prend

ses distances, change certains noms (Ulysse est devenu Elias), fait apparaître la mère d'Ulysse, le dieu Antée devenu boucher, une personnification de la Conscience...

Spectacle hétéroclite

Où sommes-nous ? Quelque part, dans le bassin méditerranéen, au bord de la mer, mais aussi sur un champ de bataille, dans le domicile d'un simple, femme, dans le débarras d'une maison grecque, libanaise ou arménienne. Au tout début, Pénélope gémit de tristesse et d'insatisfaction sexuelle. Tout ne sera ensuite que plaintes doucement proférées ou tues tandis que le passé douloureux et les cris de la guerre tentent d'imposer leur

concert. Simon Abkarian est lui-même Ulysse, ou plutôt Elias, un homme défait par la guerre et qui n'ose plus croire à l'amour, avec une étonnante intensité douce. Catherine Schaub-Abkarian est une grande tragédienne. Georges Bigot, travesti en vieille femme fantomatique, est magnifique. John Arnold est coupant comme une lame. Sarajeane Drillaud parvient à être réelle et irréelle.

Pourquoi ce spectacle hétéroclite, comme bricolé, nous émeut-il tant ? Parce qu'en arrière-plan, une confession intime nous est faite. Abkarian se souvient de sa mère et de son Arménie, dans la pudeur du secret et la flamboyance du verbe.

GILLES COSTAZ

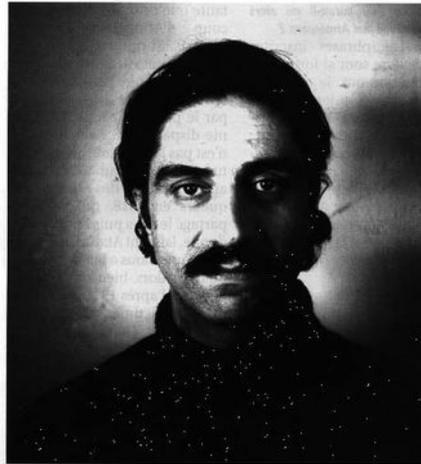
L'Odyssée de Simon

Dans son nouveau spectacle, Simon Abkarian retrouve Ulysse à son retour d'exil.

« **H**eureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage », écrivait le poète du Bellay dans un célèbre sonnet. L'auteur et acteur Simon Abkarian voit bien autre chose dans le récit d'Homère : l'expérience de l'exil et les impossibles retrouvailles entre une femme vidée par le quotidien et un guerrier « gorgé de sang ». La figure centrale de la mère, armée de sa seule patience, est le prisme de cette pièce fragmentée où l'histoire personnelle de Simon se mêle au mythe du guerrier Ulysse : « Je suis parti de l'histoire de ma mère, qui elle-même est habitée par d'autres femmes, par une lignée de femmes ». La mère, le père, le fils, la grand-mère et le prétendant sont les autres personnages de cette histoire qui se passe « quelque part en Méditerranée peut-être ». Simon n'a pas envie que les spectateurs situent : « Je suis parti d'une histoire universelle. Ce qui m'intéresse, c'est de vivre le moment des retrouvailles quand les gens mettent du temps à se reconnaître. Quand l'homme et la femme se regardent. Quand le fils demande à son père une preuve de sa filiation. Car la guerre défigure ».

Une langue généreuse

Simon Abkarian est un familier des grands classiques : au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, il revisite *Les Atrides* et *Iphigénie à Aulis* d'Euripide, *Agamemnon* et *Les Euménides* d'Eschyle. Il est aussi un familier de la guerre de Troie : en 2000, il met en scène *L'Ultime Chant de Troie* d'après Eschyle, Euripide, Sénèque et Parouïr Sevak à la MC 93 de Bobigny. Un familier de la guerre tout court : dans le Liban ensoleillé de son enfance, il est confronté aux horreurs d'une guerre civile sans merci, aux récits des milices arméniennes. Jusqu'en 1976, année où



Simon Abkarian vu par Antoine Agoudjian.

son père décide de le mettre dans un avion direction Paris avec son frère et sa sœur. Un jour, Simon écrira une pièce sur les Arméniens au Liban : « Il y a plusieurs manières de s'approcher des choses. A chaque fois, il faut être radical dans sa pensée ». Aujourd'hui, son travail d'écriture sur *Pénélope, ô Pénélope* lui a permis de réconcilier l'Arménien, le Français et le Libanais qui vivent en lui, de faire jaillir une langue appri-voisée en exil, riche d'images et de métaphores : « L'effort du langage, son foisonnement, est à la hauteur de la peur de l'autre, de celui qui m'accueille, avec crainte. L'étranger, moi, est amené à être généreux dans sa proposition verbale, afin que l'autre, celui qui accueille, puisse recevoir vague après vague des sensations amicales, fraternelles. Parfois, je me dis que j'ai traduit cette pièce de l'arménien ; dans cette langue, du moins dans celle que j'ai

blisable interprète d'Aram dans *Une bête sur la lune* a choisi de s'investir dans son nouveau rôle d'auteur qui lui permet de rendre un vibrant hommage à sa mère, mais pas seulement : « La source d'inspiration, c'est surtout sa souffrance qui prend aussi la forme d'une épopée. Le propos dépasse la source et l'acteur qui le dit ».

Après le retour, le bonheur est-il encore possible entre des êtres aussi transformés, l'un par la solitude, l'autre par le crime ? Pour Simon, la rédemption viendra d'abord de la demande de pardon du père à la mère, pour l'avoir abandonnée. Le père devra aussi sauver son fils du cycle sans fin de la vengeance. En nous donnant à voir ce fragile moment des retrouvailles, Simon Abkarian nous éclaire sur tout ce que ce moment conditionne pour le futur de la vie familiale. Car revient-on jamais d'exil, si l'on reste en exil de soi-même ? ■

Sophie Balastre

Pénélope, ô Pénélope
Texte et mise en scène
Simon Abkarian

Du 14 mai au 14 juin
au Théâtre de Chaillot
1 place du Trocadéro Paris XVI
Tél. : 01 53 65 30 00
www.theatre-chaillot.fr

entendue au Liban, le lyrisme et le trivial cohabitent harmonieusement. » Son espoir est que sa pièce tourne ensuite à Beyrouth et à Erevan.

Un fragile moment

Après un projet avorté pour l'Année de l'Arménie, faute de moyens, – le théâtre serait-il devenu le talon d'Achille de la culture arménienne ? –, l'inou-

Extrait du monologue de Dinah, la mère :

« Debout Dinah debout, lève-toi. Assieds-toi là où tu dois. La machine n'attend pas, il faut piquer, coudre, façonner les habits des bienheureux que tu ne connais pas, que tu ne connaîtras jamais. Faire tourner le moteur, façonner les habits que tu ne portes pas et ne porteras jamais. Oui, ils sont heureux assurément sur l'autre continent. Jamais ils ne verront à travers ces tissus ton masque familial. Jamais ils ne verront les traces invisibles de ces mains anonymes, ces étoiles de mer mortes. Non, il n'y a pas d'amour dans cet ouvrage. Quand a-t-on vu le galérien tomber amoureux de ses rames. S'il ouvre un passage dans un océan de sueur, c'est toujours pour le plaisir d'un autre. »